



LE CLAIRON

C'était pendant la terrible guerre, alors que la neige étendait au loin son morne linceul, parsemé de taches écarlatées, et que le canon tonnait son glas funèbre, remplaçant dans les campagnes normandes le joyeux carillon de Noël.

Les Prussiens sont à Rouen, et, sur les plateaux qui bordent la vallée de la Seine, les populations anxieuses attendent, la rage au coeur, l'invasion toute prochaine.

La nuit tombe, elle enveloppe le bourg de B..., qui confine à la forêt de la Londe, et qu'on ne distingue plus, sous son blanc manteau de frimas. Les lumières brillent bien encore à toutes les fenêtres ; mais ce n'est pas pour éclairer le réveillon traditionnel ; et l'oie grasse ne tourne pas au tourne-broche oublié. Dans chaque maison, une groupe de jeunes soldats, hâves et fatigués, se chauffe à la flamme hospitalière. On n'ose se reposer par crainte d'une surprise. Quel est leur régiment ? On le démêlerait avec peine, car leurs vêtements déchiquetés ont perdu forme et couleur, leurs savates trouées s'attachent avec des ficelles, et plusieurs se sont fabriqué des pantalons dans un morceau de couverture. Ces enfants, improvisés soldats, qu'une rude et rapide expérience, la misère et la bataille, les nuits glacées et les jours sans pain, ont bronzés prématurément, ce sont des moblots, que l'espoir a abandonnés, mais non pas les sentiments du devoir à remplir et de l'honneur à sauver.

Leurs officiers veillent comme eux avec le pressentiment d'une lutte nouvelle. La cuisine du presbytère les abrite. Ils s'entretiennent des combats de la veille, de ceux qui vont suivre. Les souvenirs de la famille absente se mêlant aux images du présent, s'échangent familiers et souriants, devant la mort qu'on sent planer. Soudain, on frappe à la porte.

"Entrez !" cria le capitaine.